

À un enfant perdu et à sa mère...

« *Ailleurs* est un mot bien plus beau que *demain*. »
(Paul Morand)

NEW YORK ADRÉNALINE

Le « zéro » a pour fonction de quantifier ce qui n'existe pas. Il exprime l'absence de quelque chose.

New York, 25 décembre 2003 : au-dessus de Ground Zero se dresse une colonne d'espace autrefois occupée par les deux tours du World Trade Center. L'espace est vacant mais pas vide pour autant ; il est hanté par les fantômes.

En flânant dans West Broadway, entre les bordures Sud de l'avenue où émergeaient jadis les silhouettes des deux gratte-ciel, je viens respirer le souvenir de la légende. Ce souvenir mérite d'être sauvé. Il est un peu le mien. Dans ces tours, j'y suis venu souvent, très souvent : une fois par jour pendant douze mois. C'était il n'y a pas si longtemps, quelques années plus tôt je crois. Quand on repense à un événement, il arrive parfois qu'on se dise : « Oh oui, il y a bien deux ans que ce truc s'est passé ! » et puis, en y réfléchissant mieux,

on s'aperçoit que la chose en question est trois ou quatre fois plus vieille.

En refaisant le calcul dans ma tête, je suis effaré par le chiffre : sept ans ! Sept ans déjà que j'ai quitté New York ! À peine croyable tant ma mémoire est fraîche. Je souris malgré moi ; je devais le savoir, bien sûr, qu'une aussi longue période me séparait de mon dernier séjour ici ; sans doute ai-je fait semblant de l'oublier pour ne pas avoir à admettre que j'avais vieilli.

José Pavilla aussi avait passé une partie de ses journées à patienter devant les ascenseurs toujours occupés du World Trade Center avant de grimper dans les étages à la recherche des sociétés à livrer. Comme tous les gens de notre corporation, il lui fallait d'abord trouver un poteau disponible auquel attacher son vélo avec la chaîne « antivol » qui, à l'époque, barrait la poitrine de tous les coursiers new-yorkais, puis ouvrir d'un geste machinal le blocage rapide pour libérer la tige de selle. Cette tige, il la tenait à la main en s'engouffrant dans les Tours. Si des inconscients dérogeaient à cette règle, ils étaient sûrs de se la faire voler, leur selle, et il faut bien convenir que ne plus être capable de s'asseoir sur sa bicyclette devient le comble de l'absurde pour un *bike messenger* – un messenger cycliste.

José Pavilla était mon ami, le seul véritable ami que j'aie jamais eu dans ce métier de fous. À cette époque, des tas de gens s'intéressaient à notre job, parmi les-

quels une poignée d'intellectuels, le genre de types qui écrivaient des thèses dans les journaux et parfois des bouquins. Un nommé Jack Kugelmass, anthropologue paraît-il, nous avait gratiné un article dont je me souviens encore : une première page dans le *New-Yorker*, un magazine hebdomadaire rempli de reportages culturels. Autant dire un papier mêlant la popularité et le prestige. Ce gars-là n'y allait pas de main morte avec le dithyrambe, n'hésitant pas à nous traiter de « chevaliers métalliques dans le dédale de Manhattan », de « néo-héros urbains alliant la vaillance et le courage de l'époque ancienne ». De notre côté, nous rigolions en nous disant qu'il fallait être un peu dérangé du cerveau pour perdre son temps à imaginer de telles inepties. Les *bike messengers* faisaient un boulot spécial, certes, mais c'étaient pour la plupart des types normaux seulement soucieux de bien gagner leur vie.

Ce matin, dans la 33^e Rue, depuis la plate-forme d'observation du 86^e étage de l'Empire State Building où je suis monté en touriste, j'observe les mouvements de la ville écrasés par la distance. « Il doit se trouver quelque part dans ce fouillis, José, à faire je ne sais quoi... » me dis-je en englobant du regard l'immensité grouillante de *Big Apple* – la Grosse Pomme de l'Amérique –, tandis que le vent glacial de décembre cingle mon visage d'une multitude de picotements.

Oui, José est sûrement là et je dois le trouver.

À moins que...

Devant la grille de Ground Zero, une chorale de Noël vient d'entonner un chant religieux, une centaine de personnes gonflant leur voix dans un chorus pathétique. Un frisson court dans les veines des pèlerins en visite. Il ne manquait plus que ça. Je me demande un instant si l'Office du tourisme, ou le Comité du souvenir du 11 septembre, n'a pas fait venir ce groupe vocal pour empeser l'atmosphère. Je lève les yeux pour regarder le ciel, un ciel sans tache et cristallin, dispensant sa lumière sur le site endeuillé comme pour y souligner le contraste entre la pureté de l'univers et la perversité de l'humanité.

Soudain, un flic surgit et coince un Chinois magouilleur en flagrant délit de commerce illicite. Le *bridé* du Nouveau Monde proposait des photos aux passants – les Tours avant, les Tours pendant, les Tours après le drame –, compilées dans des albums en couleur vendus au prix de fossiles néolithiques.

Les regards désapprobateurs des témoins se braquent aussitôt sur le coupable en lui faisant baisser les yeux. Au moment où le policier l'embarque pour son crime de lèse-moralité, la chorale entame un vibrant « *Merry christmas and happy new year* » (« Joyeux Noël et bonne année »). Dans le pays du *Business*, l'éthique apparaît comme la face cachée d'une double vie. On

peut mettre sur la paille son voisin de palier, mais il n'est pas question de badiner avec le sentiment national.

Fatigué, je suis fatigué. Je n'en peux plus de rester là, planté sur le trottoir à subir le spectacle de ce monde bien-pensant. J'opte alors pour la promenade des flâneurs envoûtés par l'esprit des lieux : le tour du site martyr protégé par des grilles. À l'intérieur, sur les vestiges des anciennes fondations du World Trade Center, des ouvriers coiffés de casques de chantier s'affairent à leur tâche de reconstruction. Plans à la main, des bras se tendent vers des bâtiments imaginaires tandis que d'autres coordonnent la symphonie crépitante des marteaux-piqueurs. Sur cette plate-forme d'avenir, des dizaines de fourmis humaines s'activent sans s'encombrer de l'émotion paralysante qui assaille les badauds. À New York, le pragmatisme a repris le pouvoir, sorte de réflexe culturel inculqué depuis l'An I de l'Amérique, quand le malheur lui fut présenté comme le tremplin des peuples forts.

Ici plus qu'ailleurs, elle continue la vie, pour tout le monde, pour les New-Yorkais comme pour moi. Pour José aussi, j'espère qu'elle continue la vie, quelque part dans le pays.

À moins que...

Accrochées sur les barreaux cernant le champ de bataille, des dizaines de clichés en noir et blanc retracent la genèse des Tours, initiée en 1967. On peut

suivre des yeux leur croissance photogénique comme je suis le trottoir de Liberty Street, où des bâches gigantesques tentent de dissimuler les cicatrices de trois autres immeubles défigurés par l'attentat, mais demeurés debout au terme de l'attaque. Juste en face, sur l'autre bord du Ground Zero, le Federal Office Building, bâtiment des années 20 parfaitement intact, semble narguer ses voisins recouverts de leur linceul macabre, victoire des vieilles structures sur la modernité friable. Sans que je m'y attende, la contagion de l'émotion opère. Je sens gonfler une boule dans ma gorge. Un fichu trouble a su profiter de ma distraction pour s'immiscer en moi. Je n'aime pas ça, même si je dois reconnaître que le flottement de mon esprit a la saveur de l'enivrement. Le blues en plus.

Absorbé par l'atmosphère, déambulant la tête en l'air, je viens buter sur les faces ahuries de deux plançons de l'Armée du Salut dont le plus fossilisé agite une clochette, tandis que l'autre exhibe une pancarte censée me convaincre que « *Sharing is caring* » – *Partager, c'est aimer.* » Oui, partager, toujours partager, il faudra bien un jour que je finisse par y penser...

Après mon départ de New York, José Pavilla avait maintenu le contact en m'adressant des cartes postales dans les pays où, curieux des continents du monde, je déambulais avec mon sac à dos, et dont je lui

avais dressé la liste dans un premier courrier. Il m'y parlait de lui ainsi que de ses projets avec Jenny, sa petite amie. Je ne les recevais pas toujours dans les « postes restantes » anarchiques du tiers-monde, mais quand c'était le cas, je m'efforçais de lui répondre, tout du moins au début ; et puis, comme j'ai cessé de le faire, José a dû finir par se lasser de rédiger des courriers sans retour. Non que j'aie souhaité couper le lien – idée saugrenue qui ne m'a pas effleuré l'esprit –, mais je me suis laissé prendre par cette étrange opinion nous laissant croire que l'amitié se suffit à elle-même et qu'il n'est nul besoin de l'entretenir. Lorsque je me suis enfin décidé à lui poster une lettre, aux alentours du mois d'août 2001 – avec mon e-mail rédigé clairement –, je n'ai jamais reçu de nouvelles. Peut-être José avait-il changé d'humeur à mon égard, ou d'adresse. Oui, il ne pouvait s'agir que de cela : mon ami avait déménagé dans un endroit inconnu.

À moins que...

José m'avait souvent parlé de son désir, le jour où il arrêterait le métier, d'aller travailler dans les Tours jumelles. Dans son esprit d'immigrant, elles incarnaient la quintessence de l'urbanité rassurante, le symbole de l'architecture aboutie, tout ce dont il avait rêvé lorsque, petit enfant, il vivait encore dans un village sommaire de Porto Rico. Je savais qu'il lui aurait été facile de se faire embaucher dans une des centaines de sociétés

installées au World Trade Center. Il était le coursier le plus habitué à s'y rendre, sa compagnie de *messengers* l'envoyant là-bas cinq à six fois par jour depuis plusieurs années. José y avait tellement d'amis que son souci majeur, à chaque passage dans les étages, consistait à se soustraire avec diplomatie aux multiples sollicitations dont il faisait l'objet pour s'arrêter prendre un café ou discuter le coup.

Je vais flâner un instant dans le jardin-cimetière de la chapelle Saint-Paul, la plus ancienne de Manhattan. Située en face de Ground Zero, elle sert de musée avec pléthore de témoignages poignants affichés sur les murs. En humant le parfum de la religiosité moisie, ému par la solennité du lieu, je comprends une chose : j'aimerais être croyant pour me décharger de mon rôle, déclamer une prière afin que Dieu lui-même fasse le boulot à ma place.

Et si José Pavilla s'était trouvé dans le World Trade Center le matin du 11 septembre ?

Les distances ne sont pénibles que lorsqu'elles nous séparent de nos souvenirs.

C'était ainsi qu'avait germé en moi l'idée de revenir ici...

Manhattan n'a guère changé depuis mon départ. Sa ligne d'horizon déchiquetée par les gratte-ciel res-

semble toujours à «un peigne aux dents cassées tourné vers le haut» – comme l'écrivait Henry James –, même si, aujourd'hui, deux dents majeures ont disparu de son profil. L'architecture hystérique continue de gratter le ciel comme si elle n'était destinée qu'aux regards admirateurs des anges, mais elle a oublié de leur demander leur avis, aux anges new-yorkais. Ils ont d'autres chats noirs à fouetter, d'autres maladies à soigner, tout en bas, où l'effet de densité écrase les minuscules terrestres dans mon genre.

De nouveau, je suis saisi d'un effroi respectueux devant cette quintessence citadine dont le gigantisme jette la lumière sur ma réelle dimension : poussière humaine dans un écrin fascinant de béton, de pierres polies, de vitres et de métal, une composition de verre et de lumière. Je me sens particule ballottée par le vacarme discordant d'une usine en pleine activité, lieu effrayant où le bruit est si complémentaire de la structure qu'il en devient son silence.

Oui, je ne suis plus rien ici, juste un petit gars réanimé par un semblant d'espoir. J'ai un objectif, bien sûr, une préoccupation personnelle qui m'a amené jusque-là, mais une fois la chose accomplie, quelles seront mes perspectives ? En pensant à tout cela, une brume de blues vient me capturer l'âme. J'ai juste envie de me saouler la gueule, puis d'éclaircir mes idées noires en tirant sur un joint. Au lieu de cela, vestige mémoriel de

mon époque première, je me contente de déambuler dans les rues, de déambuler encore en m'enivrant de distractions visuelles, meilleure échappatoire à la morosité.

Qu'est-ce que New York pour moi? Une sauvagerie architecturale adoucie par la résurgence de mes souvenirs intimes, où flotte l'odeur d'un Portoricain égaré et de bien d'autres choses encore.

Quand je longe le trottoir de Park Avenue à l'heure de la sortie des bureaux, la réalité me saisit de nouveau. J'avais oublié à quel point New York bourdonne d'énergie fiévreuse et communicative, presque lyrique, une énergie qui peut vous encenser ou vous réduire en miette selon votre degré de résistance, mais à laquelle il est exclu de se soustraire. Nécrophage pour les faiblards ou fortifiante pour les gens appropriés, la «ville des villes» est un laboratoire d'imagination capable de produire tout ce que l'esprit humain peut inventer de bon ou de mauvais, une «ville Monde» où la fatigue n'est pas de mise. Je le comprends très vite. Au fil des minutes, son atmosphère exaltante recommence à me doper comme elle l'avait fait autrefois, et la chose dont j'ai le moins envie dans cette foutue débauche de bruits, de couleurs et de mouvements, c'est bien d'aller dormir.

*